

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 105 (1960)
Heft: 10

Artikel: L'idée préconçue et son influence sur la conduite des opérations
Autor: Montfort, M.-H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-343019>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

maintes fois ; puis l'activité des services de l'adversaire, soupçonneux comme il se doit, mais finalement gagnés par un doublage très bien fait, s'opérant à la faveur d'une agitation qui s'était follement développée, et malgré celle-ci.

Mais par-dessus tout, il y a lieu de mettre en relief, non seulement les nécessités impérieuses, inexorables, d'un secret à conserver, mais encore la réussite, dans le cas présent, de la préservation d'un secret durant une vingtaine d'années, allant de l'élaboration d'une arme jusqu'à son utilisation sur les champs de bataille, bien que ce fût au prix d'une terrible « mêlée » et d'une fatale injustice.

J. PERRET-GENTIL

L'idée préconçue et son influence sur la conduite des opérations

I. INTRODUCTION

André Maurois raconte que, dans les années qui précéderent la première guerre mondiale, eurent lieu, en France, des manœuvres qui opposèrent, à un parti rouge, un parti bleu commandé par le colonel Pétain. Le futur défenseur de Verdun y domina nettement son adversaire. Lors de la critique finale, le général directeur de l'exercice confronta les deux chefs de parti qui durent exposer leurs réflexions et les décisions qu'ils avaient été amenés à prendre. Le premier à parler fut l'adversaire de Pétain ; le général l'écouta attentivement, puis conclut :

— Eh bien, mon ami, votre cas est clair : vous avez été

battu parce que vous avez fondé toutes vos manœuvres sur une idée préconçue...

Longuement, le général exposa la nocivité de l'idée préconçue, ses inconvénients, ses dangers. Puis il se tourna vers le colonel Pétain, et, avec bienveillance, questionna :

— Et vous, Pétain, exposez-nous le pourquoi de vos opérations.

Et Pétain commença :

— Mon général, j'avais une idée préconçue...

* * *

On ne saurait rêver meilleure introduction au sujet que nous avons l'intention de traiter. L'anecdote, en effet, nous rend sensible dès l'abord la complexité du sujet. La réponse du colonel Pétain démontre que l'idée préconçue n'est peut-être pas ce que l'on imagine au premier abord — ce que supposait le général directeur de la manœuvre — un préjugé condamnable (avec quoi on la confond souvent), mais qu'elle peut être aussi tout le contraire de stérile. Dégager les formes négatives de l'idée préconçue de ses aspects positifs, la définir clairement à la lumière de l'histoire militaire, analyser son influence, tel sera le but de cette étude.

2. L'IDÉE PRÉCONÇUE ET LA PENSÉE MILITAIRE

L'idée, c'est la représentation que notre esprit se fait d'une chose ou d'un événement. *L'idée* naît donc, soit de la perception visuelle d'un objet, soit du raisonnement. *L'idée préconçue* est, dès lors, celle à l'origine de laquelle le raisonnement exclusivement logique fait défaut, celle qui part en quelque sorte d'un postulat.

N'allons point croire que cette définition entraîne, de par sa nature même, la condamnation sans appel de l'idée préconçue. L'étude de la pensée philosophique nous montre au contraire que bien des penseurs ont placé l'idée préconçue à la base même de leurs systèmes ; au point que tout un

groupe de philosophies, dites préconçtives, cherche la vérité en dehors de l'expérience, par la discussion des idées préconçues ; il était dès lors inévitable que la pensée militaire subisse l'influence de tels courants.

Et cette influence, le plus souvent, nous la voyons combattue tout au long de l'histoire. Nous lisons déjà les violentes diatribes d'un Frédéric II contre les généraux que « leurs excès de raisonnements et leurs prévisions rendent timides ». Plus près de nous, von der Goltz estime très dangereux de prendre même des dispositions à l'avance, car, écrit-il, « elles absorbent pour rien les forces intellectuelles dont l'état-major a tant besoin, elles troublent inutilement les esprits, et puis il en reste toujours quelque chose ».

Et pourtant, bien que vaincue en 1870, la pensée militaire française analysa sans indulgence la stratégie allemande. On condamna sévèrement les idées préconçues qu'on décelait dans les manœuvres de Moltke ; Foch, professeur à l'École de Guerre, Gamelin, son élève, montrèrent la supériorité des conceptions françaises sur lesquelles se fondaient les plans d'opération de défensive-offensive XV, XV bis et XVI. Partout, la lutte contre l'idée préconçue était à la mode.

Dans les premières années du siècle, pourtant, une réaction allait se dessiner ; on se rendit soudain compte que la chasse aux idées préconçues amenait dangereusement certains milieux militaires à n'avoir plus d'idées du tout... Comme c'est souvent le cas, on tomba dans l'excès contraire. Ce fut alors le triomphe de la doctrine d'« offensive à tout prix » du colonel de Grandmaison : « Pour éviter l'idée préconçue, proclamait-il, on a institué l'appréhension préconçue ! » Et il préconise, dès lors, la décision dans l'incertitude, le risque accepté, l'imprudence étant dès lors, selon ses propres termes « la meilleure des sûretés ». Si étrange que cela puisse paraître, ce sont ces théories qui vont présider au fameux plan XVII : *On va donner consciemment l'idée préconçue comme base à toute la pensée militaire.* Plus de raisonnements, foin de l'intelligence, place à l'intuition, à la divination qui jaillit

de l'inconscient. On fait confiance, hors de toute exploration, de tout renseignement, à l'intuition du chef, à la vertu mystique de l'offensive. Nous citons : « Le chef qui se met à supputer les risques qu'il court est incapable de déployer la résolution et la vigueur sans lesquelles il n'y a pas de succès à espérer à la guerre ». Et de s'abandonner de confiance aux vertus occultes de l'attaque à l'élan, à ce que d'aucuns nomment ironiquement l'esprit « Marseillaise ». C'est, dans la pensée militaire, le règne incontesté de l'intuition et de l'idée préconçue, issu d'ailleurs de la philosophie à la mode, le Bergsonisme, qui triomphe alors dans tous les milieux.

On sait comment la bataille des frontières d'août 1914 allait sanctionner durement le plan XVII, issu de ce culte préconceptif des vertus de l'offensive. Il s'en fallut de peu que la France ne payât ces erreurs de la défaite, et seul un retour aux sains raisonnements devait la sauver.

* * *

Et pourtant, l'étude attentive de l'histoire militaire n'est pas sans montrer, par de nombreux exemples, que, souvent, les idées préconçues ont aussi amené la victoire. Quand il prétendait être vainqueur par la grâce de l'idée préconçue, Pétain était dans le vrai ; quand Foch et Gamelin décelaient des idées préconçues dans les opérations de Moltke victorieux, ils voyaient juste.

A Cannes, Hannibal est vainqueur par la grâce de l'idée préconçue : toute sa manœuvre est fondée sur l'attaque et l'enfoncement de son centre par l'armée romaine, opération dont le raisonnement ne lui donne nullement l'assurance entière. Vingt et un siècles plus tard, Hitler refusant à ses maréchaux l'autorisation d'engager immédiatement leurs réserves, est vaincu en Normandie parce que, victime de l'idée préconçue, il ne voit dans le débarquement allié qu'une manœuvre de diversion, la véritable opération étant attendue ailleurs.

Quels sont donc les facteurs qui font, d'une part la valeur

de l'idée préconçue, d'autre part, sa nocivité ? Ou mieux, quels types d'idées préconçues conduisent-ils au succès — celles que nous nommerons les positives — quels types mènent-ils à la défaite — les négatives — ? Essayons, en analysant deux exemples célèbres, de répondre, dans la mesure du possible, à ces questions.

3. GENÈSE DE L'IDÉE PRÉCONÇUE ; EXEMPLES

a) *L'idée préconçue négative.*

L'un des meilleurs exemples en est certainement le plan d'opérations français de mai 1940, celui de l'opération Dyle.

A la conférence d'Arras, le 23 novembre 1939, le Haut commandement franco-anglais étudie trois plans d'opérations : la manœuvre Canal Albert, la manœuvre Dyle, la manœuvre Escaut. Les trois plans reposent sur l'hypothèse que, manquant probablement d'imagination, l'OKH rééditera le fameux plan Schlieffen : effort principal avec la masse de manœuvre, à droite, par la Belgique, pour envelopper la gauche française.

A aucun moment, on n'envisagera sérieusement à Vincennes que l'Allemand puisse entreprendre une manœuvre différente. Les trois parades étudiées sont toutes destinées à s'opposer à cet unique danger et elles ne diffèrent que dans la mesure où elles prévoient un engagement plus ou moins profond de la masse de manœuvre française en territoire belge.

Solution moyenne entre le plan Canal Albert et le plan Escaut, le plan Dyle rallie les suffrages.

Lorsque, le 10 mai 1940, l'attaque allemande se déclenche sur le front allié, 33 divisions françaises et anglaises, en exécution de la « note personnelle et secrète N° 9 » du généralissime, pénétreront automatiquement en Belgique et se porteront immédiatement sur la Dyle, à la rencontre de ce que l'on croit être le traditionnel « marteau » de Schlieffen.

Six jours plus tard, se rendant compte de son erreur, Gamelin ordonnera le repli : il sera trop tard. Idée préconçue, idée fixe du Haut-Commandement allié, la manœuvre d'enveloppement allemande par la droite, la seule que l'on s'était borné à envisager, n'aura existé que dans l'imagination des Franco-Britanniques. La véritable percée, traversant les Ardennes, faisant sauter le verrou de Sedan, va en dix jours atteindre à la mer, enfermant dans une trappe la meilleure moitié des divisions et du matériel français.

* * *

L'idée préconçue, qui a conduit à la catastrophe, est évidente.

Etudions son origine :

Il y a défaut évident de réalisme dans *l'appréciation de la situation* du Haut-Commandement franco-anglais ; tout particulièrement en ce qui a trait aux moyens, au terrain, à l'ennemi.

Quant aux moyens :

L'armée française est équipée et instruite pour une guerre de position. Sa force, c'est la ligne Maginot ; les chars — techniquement bons — sont peu mobiles, car ils n'ont pas été construits pour les grands raids cuirassés ; le combat de rencontre est banni de la doctrine militaire française. Or, avec cette armée de tous temps prévue pour attendre le choc sur une position solidement préparée, on se lance en avant, « sortant — suivant les termes mêmes du Président du Conseil — de la cuirasse pour s'exposer le corps nu aux coups de l'ennemi ». Le Grand Quartier-Général apprécie faussement l'outil dont il dispose.

Quant au terrain :

On a admis une fois pour toutes qu'aucun danger ne pouvait venir du massif des Ardennes : la région est réputée

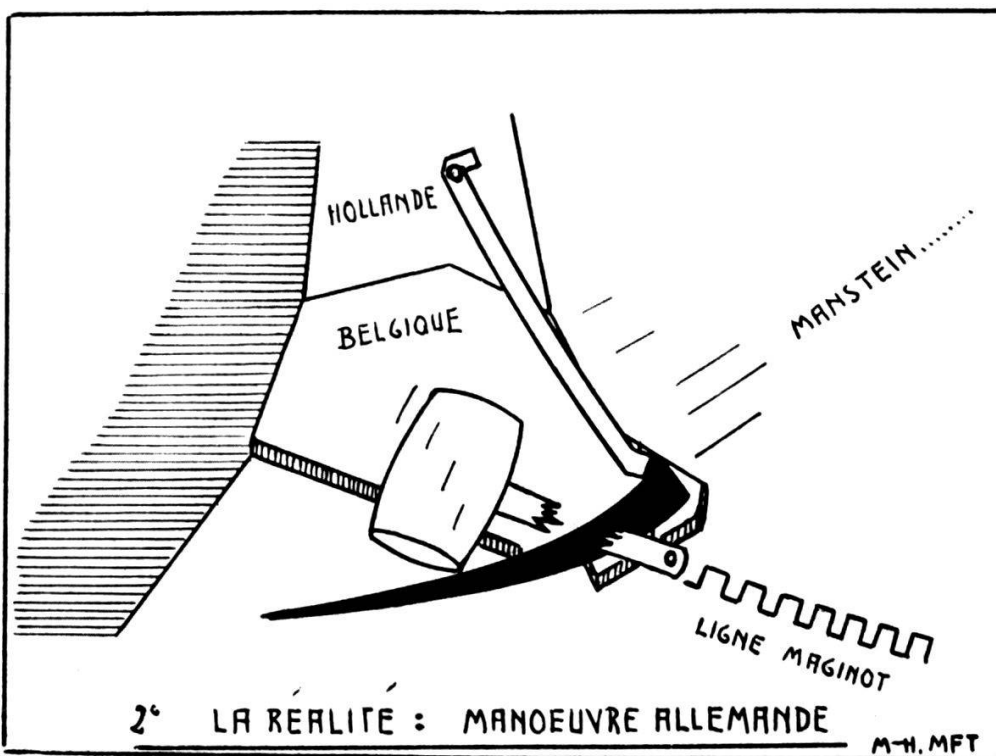
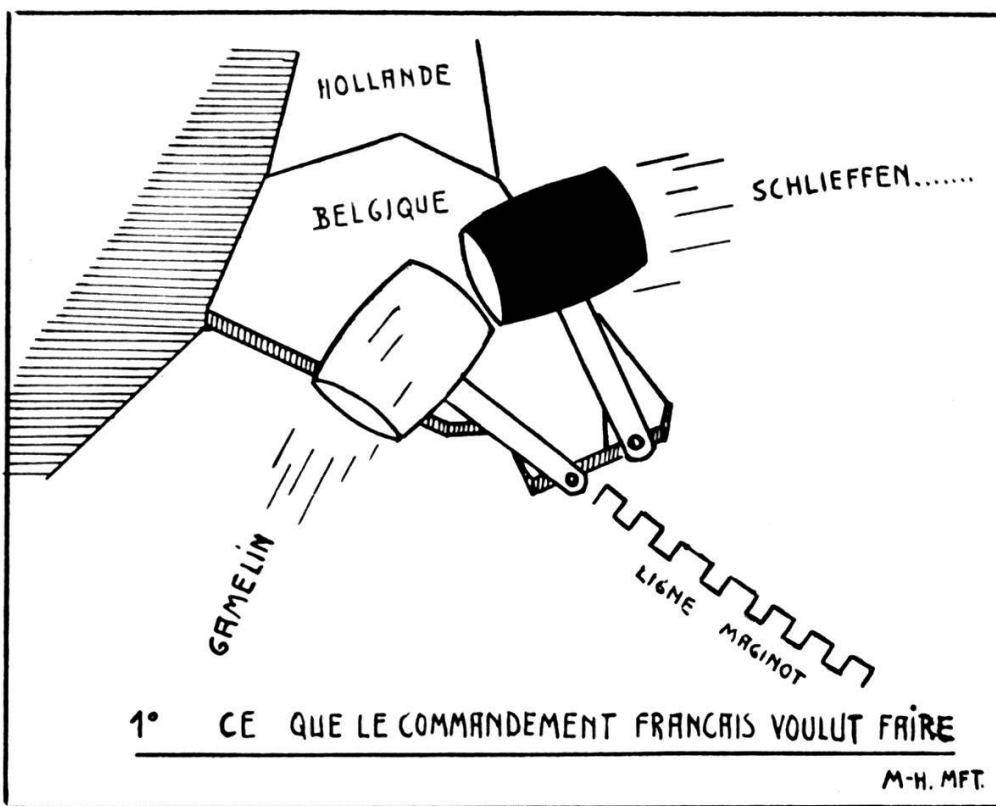
infranchissable aux blindés ennemis. Aussi, aux débouchés des Ardennes, n'a-t-on placé qu'un faible cordon de troupes de seconde catégorie, unités de série B, composées de réservistes, âgés, peu instruits, insuffisamment armés.

Or, c'est dans ce secteur, à la jonction de la II^e Armée Huntziger et de la IX^e Armée Corap, que sera assené le coup de boutoir des 7 Panzerdivisionen allemandes... Le Grand Quartier Général apprécie faussement le terrain des zones d'opérations.

Quant à l'ennemi enfin :

On ne veut pas le croire capable de manœuvrer autrement qu'il n'a fait en août 1914 (intéressant est ici le fait qu'il s'en manqua de peu qu'on n'eût raison...). Sous-estimation dangereuse. On n'est pas loin de croire, comme les Polonais quelques mois plus tôt, et en dépit de cette leçon, que les chars allemands sont en contre-plaqué, les fortifications en carton-pâte et que la Wehrmacht n'est qu'une façade de puissance sans profondeur. Hitler est généralement considéré comme honni par ses généraux et il est admis de gaieté de cœur que sa chute suivra de peu les premières opérations militaires sérieuses. Appréciation fautive, ici encore, et qui conduira à de tragiques erreurs.

A l'origine de l'idée préconçue négative, sur laquelle a été organisée toute la manœuvre Dyle, nous trouvons donc essentiellement le défaut dans l'appréciation de la situation. On a commis cette faute, que Bossuet déclarait être l'un des plus grands travers de l'esprit, et qui consiste à voir les choses, non comme elles sont, mais comme on désirerait qu'elles soient. Le renseignement est insuffisant, ou, lorsqu'il existe, mal interprété : faute de données sûres, on se satisfait à Vincennes avec des vues de l'esprit ; à la veille de l'attaque décisive sur le front de l'Ouest, on ne parle de rien moins que d'occuper la Grèce, de pénétrer en Russie par la Transcaucasie, avec l'appui des Turcs, et d'intervenir en



Iran et en Afghanistan ¹ ! Dangereuses illusions, toutes fondées sur la méconnaissance des données véritables du problème ; illusions qui créent petit à petit toute une ambiance de travail, toute une psychose d'où jaillit l'idée préconçue d'un adversaire mal outillé, qui ne fera que la seule manœuvre qu'on souhaite lui voir faire, dans le seul terrain où on l'attend, et au-devant duquel il faudra se porter — même avec des forces non prévues pour le mouvement — si on veut le battre définitivement. Nous n'exagérons en rien : le général Gamelin est si sûr de son plan rigide et de la supériorité de ses armes qu'il déclarera au général Visconti-Prasca, attaché militaire italien à Paris, « qu'il est prêt à donner un milliard aux Allemands s'ils lui font le plaisir d'attaquer sans tarder »... C'est le triomphe de l'idée préconçue, dans son sens le plus négatif.

b) *L'idée préconçue positive.*

Il n'est, pour en étudier un exemple, que de se pencher sur les plans d'invasion des adversaires de Gamelin.

Ces plans ont été établis initialement par l'OKH, en exécution de l'instruction du Führer du 9 octobre 1939. Initialement, ils prévoient la même manœuvre qu'en 1914, l'enveloppement de la gauche française par la Belgique ; non plus cependant comme Schlieffen le voulait, c'est-à-dire en tendant au résultat décisif, mais bien en ne recherchant qu'un simple résultat partiel, c'est-à-dire la conquête de bases d'opérations ultérieures, soit contre l'Angleterre, soit contre la France. C'est donc un plan Schlieffen, mais édulcoré, timide, auquel la parade que nous savons prévue par Gamelin aurait parfaitement répondu...

Le 10 janvier 1940, le plan de l'OKH tombe aux mains des Belges, saisi à bord d'un avion de liaison allemand qui a fait un atterrissage forcé en Belgique. Les données en sont

¹ *Revue historique de l'Armée* 1946, II, 49.

transmises à Paris. L'incident ne change rien à la situation, car l'OKH ne modifie néanmoins pas ses intentions (ce qui n'est pas sans être pour le moins imprudent...), et Gamelin, lui, tient l'événement pour un piège tendu par l'ennemi...

Le 17 février 1940 cependant est une date décisive dans l'histoire de la campagne de 1940. Ce jour-là, Hitler reçoit en audience le général von Manstein — jusque-là chef d'état-major de von Rundstedt — qui vient lui faire la visite traditionnelle des généraux auxquels de nouveaux commandements viennent d'être confiés. Sa nomination à la tête du 38^e CA cache, en réalité, une disgrâce : il a attiré sur lui les foudres de l'OKH en s'opposant de toute son énergie aux plans d'opérations timorés de ses supérieurs, en en proposant d'autres, son œuvre, et il est exilé. Dans son entretien avec le Führer, il risque quelques mots de ses conceptions personnelles et constate tout à coup qu'Hitler n'a pas été tenu au courant de ses propositions par l'OKH. Manstein saisit alors au vol l'occasion qui s'offre et expose ses idées :

Manstein repousse toute idée d'opération n'ayant pas pour objectif premier la destruction complète des armées franco-anglaises et la victoire totale ; le plan de l'OKH, qui ne répond aucunement à ces impératifs, est, dès lors, à ses yeux, condamnable.

Manstein veut parvenir à son but en encerclant la quasi-totalité des armées françaises, anglaises, belges et hollandaises et en les détruisant. La manœuvre n'est possible qu'en renversant le plan Schlieffen et en plaçant l'effort principal non plus à droite, mais à la gauche du dispositif allemand. Couper le centre du front français, sur Sedan, puis courir à la Manche, voilà son idée que Guderian admet réalisable, à condition que soit concentrée à gauche la totalité des 10 divisions blindées de la Wehrmacht.

Hitler est immédiatement séduit par la conception Manstein ; il en ordonne l'analyse sans délai.

L'étude ordonnée par Hitler va montrer clairement que *le plan Manstein repose sur une idée préconçue* : celle de la

pénétration en Belgique de la masse de manœuvre française. Si celle-ci n'effectuait pas ce mouvement attendu et se portait au-devant des blindés allemands, aux débouchés des Ardennes, ou si, manœuvrant, elle tombait sur le flanc gauche des Panzerdivisionen, c'en était fait du succès de l'opération. C'était d'ailleurs le raisonnement que nombre de cerveaux stratégiques — non des moindres — de l'OKH ne pouvaient s'empêcher de faire, et les motifs de l'opposition rencontrée par Manstein.

Le plan Manstein était une trappe : fondé sur une idée préconçue, il présentait des risques évidents. Hitler lui-même va y apporter les modifications décisives.

Il amorcera la trappe en n'attaquant pas seulement à gauche, avec toutes les forces blindées, comme le veut Manstein, mais en distrayant trois divisions blindées qui marcheront concurremment sur Rotterdam et sur Bruxelles. Ce mouvement annexe fera croire aux alliés que c'est en Flandre que l'opération principale est entreprise : ils feront alors certainement mouvement vers le Nord, se précipitant eux-mêmes dans la cage qu'on leur ouvre !... Cette manœuvre apporte des garanties nouvelles ; elle atténue la portée de l'idée préconçue qui en constitue néanmoins toujours la base. Elle demeure aléatoire ; preuve en sont les déclarations qu'Hitler devait faire à son entourage, quelques jours après la victoire :

« C'est merveilleux comme tout se déroula conformément aux prévisions ! A 7 heures, vint la nouvelle : « Eben-Emaël s'est tu ! » Puis : « Nous tenons l'un des ponts sur la Meuse... » Lorsque vint la nouvelle que, sur toute l'étendue du front, l'ennemi se portait en avant, j'en eusse pleuré de joie : ils étaient tombés dans le piège ! *Il fallait* qu'ils crussent que nous demeurions fidèles au vieux plan Schlieffen, et ils l'avaient cru ! »

L'idée préconçue à la base du plan Manstein recevait ainsi sa justification. Le moins que l'on puisse en dire est qu'elle était positive.

* * *

L'idée préconçue positive de von Manstein repose sur les facteurs suivants, tous dérivés d'une *exacte* appréciation de la situation :

Mission. — Manstein échappe au travers dans lequel sont tombés ses supérieurs de l'OKH. Il ne veut ni d'un résultat partiel, ni surtout d'un inutile gain de terrain ; il ne recherche, fidèle en cela aux bonnes vieilles théories clausewitziennes, que la destruction totale des armées ennemies. Cet effort sera garant du réalisme de ses projets.

Moyens. — Manstein — en cela énergiquement soutenu par Guderian — sait ce que l'on doit attendre des divisions blindées et comment il faut les employer. Il leur fait confiance, contrairement à ceux qui, demeurés sur la réserve, hésitent à leur confier les raids fulgurants que ses projets impliquent. Connaissant l'outil, il apprécie exactement l'emploi qu'il doit en faire.

Terrain. — Manstein ni Guderian n'hésitent : les Ardennes sont perméables aux blindés. Et non pas aux chars isolés, mais bien aux grandes formations. Initialement, ils voudront même y jeter la masse des 10 divisions blindées dont la Wehrmacht dispose ! Comme la mission et les moyens, le terrain est jaugé à sa juste valeur.

Ennemi. — Dans le plan Manstein initial, c'est l'inconnue. Avancera-t-il en Belgique ou demeurera-t-il sur ses positions ? Dans le premier cas, c'est le succès ; dans le second cas, l'opération comporte de gros risques. Manstein admet que les Franco-Anglais viendront s'enfermer dans la trappe. Plus circonspect, le Führer préfère les y attirer... Par ses corrections, il atténue l'idée préconçue sur laquelle se fonde la manœuvre Manstein.

Ainsi, l'idée préconçue positive du Commandement allemand trouve son origine dans une appréciation de la situation qui — contrairement à celle du Grand Etat-Major français — serre le réalisme dans la mesure du possible. Le

renseignement est relativement bon ; tout est pesé au plus près. Il n'en demeure pas moins que le succès est dépendant de l'intention que l'on attribue à l'ennemi, et c'est sur cette intention précisément que l'on est le plus mal orienté... On jouera donc sur une inconnue, ce qui explique la joie qu'Hitler déclara avoir ressentie en apprenant la montée vers le Nord de la gauche des Armées alliées...

L'idée préconçue positive consiste, dans le plan Manstein modifié, (comme dans la manœuvre d'Hannibal à Cannes) à faire dépendre le succès de son opération — tous les facteurs ayant été exactement appréciés — d'une faute ennemie dont il n'existe pourtant aucune assurance formelle qu'elle sera commise.

4. CONCLUSIONS : DE L'IDÉE PRÉCONÇUE A LA DÉCISION

Nous avons donc d'un côté :

L'idée préconçue négative, fondée sur une appréciation erronée de la situation, sur l'illusion.

Nous avons, de l'autre côté :

L'idée préconçue positive, fondée sur une appréciation soigneuse de la situation, sur le réalisme, assumant cependant *consciemment* un certain risque.

* * *

L'idée préconçue négative doit être combattue :

Par un meilleur renseignement, et, surtout, par une appréciation exacte de la valeur du renseignement.

Par un continuel entraînement des chefs à l'appréciation de situation ; cet entraînement peut parfaitement être obtenu dans les exercices tactiques et les exercices de décision. Il en doit même constituer, autant que la donnée d'ordres, le but essentiel.

Par un développement de l'aptitude des chefs à envisager de *manière objective* les possibilités les plus diverses de l'ennemi, sans jamais se laisser hypnotiser plus particulièrement par

l'une d'entre elles : Moltke écrivait une fois que l'hypothèse la plus invraisemblable était que de toutes les probabilités, l'ennemi choisirait la mesure la plus juste...

Enfin en veillant que — sous prétexte de parer aux idées préconçues — on ne finisse par tomber dans le travers consistant à n'avoir plus d'idées du tout. Exemple connu : voulant préserver la liberté d'idées d'un futur commandant en chef, on renonce à établir des plans d'opérations...

* * *

L'idée préconçue positive peut être encouragée dans une certaine mesure pour autant que l'on *soit conscient que c'en est une*, que les risques qu'elle entraîne aient été soigneusement *pesés*, et qu'il ait été tout fait pour y parer.

Elle est alors garante souvent de grands succès.

Elle comporte des risques, mais pas beaucoup plus que n'importe quelle décision répondant en tous points au canevas classique de la décision opérative. Consciente, pesée, nous en trouvons maints exemples dans les campagnes de Frédéric le Grand ou de Napoléon. Ce dernier n'agissait jamais — a-t-il rappelé à Sainte-Hélène — sans s'être préalablement assuré 70 % des chances de succès. Ce qui, tout compte fait, laisse 30 % de chances au hasard... ou à l'ennemi. En 1911, après le coup d'Agadir, Joffre — généralissime pressenti — déconseilla au président Caillaux, qui voulait réagir militairement, toute opération contre l'Allemagne, car il ne croyait pas, alors, avoir de son côté ce fameux 70 % de chances. Eût-il cru l'avoir, qu'il aurait probablement risqué. Souvent le risque paye ; presque toujours lorsqu'il est calculé. Dans toute décision opérative, il y a une part de jeu, et l'idée préconçue positive ne peut pas échapper à cette règle.

La chance — a-t-on dit — entre pour 50 % dans le génie militaire : « Est-il heureux ? » interrogeait Napoléon quand on lui proposait un nouveau général. Et la vieille Rome punissait les généraux malchanceux.

* * *

Nous rejoignons ici l'anecdote qui nous sert à introduire notre sujet : « Mon général, avait dit le colonel Pétain vainqueur, j'avais une idée préconçue ». Son adversaire en avait une aussi. Ainsi de Manstein et de Gamelin, entre lesquels, s'ils avaient été confrontés après la bataille, on eût certainement entendu semblable dialogue. L'idée préconçue n'est, en effet, pas une, elle est complexe. Elle a ses aspects négatifs, comme ses côtés positifs. Elle peut être source de défaite, comme ferment de victoire. Elle est source de défaite pour le chef qui se laisse mener par elle, ferment de victoire pour celui qui l'utilise consciemment.

Du chef qu'elle dominera, elle fera un vaincu, du chef qui la dominera, elle fera un vainqueur.

Cap. M.-H. MONTFORT

Revue de la presse

La campagne de Finlande 1939-1940

par Philippe CONTAMIN ¹

La magnifique publication trimestrielle qu'est la *Revue historique de l'Armée* publiée, dans son premier numéro de l'année, une très intéressante étude de Philippe Contamin sur la campagne de Finlande de 1939-1940.

L'auteur rappelle d'abord la création de l'Etat indépendant de Finlande, puis les événements qui précédèrent l'ouverture des hostilités.

C'est le 26 novembre 1939, on s'en souvient, que l'U.R.S.S.

¹ *Revue historique de l'armée*, 16^e année, numéro 1. Editée par le Ministère des Armées, Paris.